

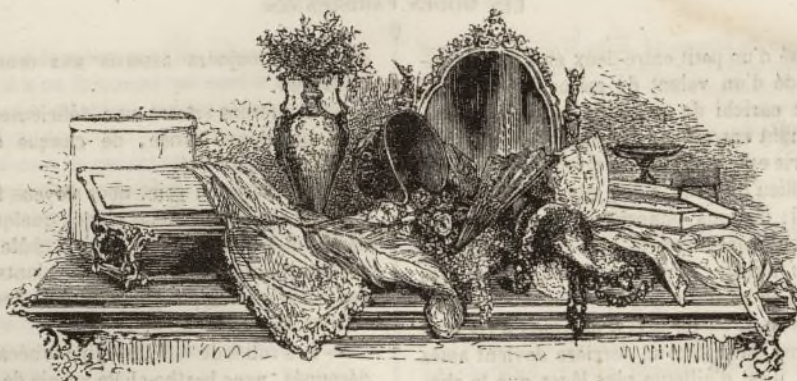


# LES MODES PARISIENNES

*Robes de M<sup>me</sup> Célestine Quiller 23 rue de Choiseul — Lingerie de  
M<sup>me</sup> Colas rue Vivienne, 47 — Parfumeries de la Société Hygienne  
rue J. J. Rousseau, 5.*

*Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*





## MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE LOG'S DE SAINT-MARTIN (2<sup>e</sup> partie), par AMÉDÉE  
ACHARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.  
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



**H**EUREUX les Parisiens favorisés du ciel que leurs affaires ne forcent pas à poser le pied, par ces jours de soleil ardent, sur le pavé brûlant et l'asphalte embrasé!... heureux enfin ceux qui peuvent s'étendre sur le divan recouvert de fraîche toile perse qui décore le salon de leur villa des environs de Paris! — Aussi, de tous côtés, nous ne voyons que des départs et des préparatifs de départ : les uns complètent leurs ustensiles de pêche, ce sont les plaisirs paisibles qu'affectionnent les patients; les caractères vifs prennent le modeste filet à papillon, c'est la petite chasse qui fera attendre le plaisir plus tardif de la grande chasse.

Les femmes prennent leur ouvrage de tricot ou de filet, ou celui de la broderie anglaise et de la tapisserie; pour ce dernier, nous leur donnerons, dimanche prochain, un charmant bouquet de roses qui sera en couleur et qui pourra servir pour milieu de coussin, de tabouret, de chaise, etc.

Ce qui occupe encore plus, c'est la toilette; il faut faire provision pour l'été : toilettes fraîches, toilettes *semi-sombres* pour les jours *semi-été*.

Pour les beaux jours, ce que nous voyons faire le plus, c'est la robe et le pardessus en toile perse, grand-perse fond-blanc, mais très-couvert de dessins.

Pour les jours sombres, la robe de foulard solide fond-marron, fond-bleu à bouquets ou guirlandes de couleur.

Avec ces robes, un petit pardessus noir est indispensable; parce qu'il convient sur la robe perse pour la toilette du dehors, sur la robe de foulard et sur toutes les robes.

Madame Julien (4) fait beaucoup, pour costume de campagne, de chapeaux de paille de couleur : paille et grenat ou paille et noir. Ces chapeaux sont doublés de taffetas rose; dessus ils ont, de chaque côté, quatre ou cinq coques tombantes en ruban de taffetas rose, avec d'autres coques de ruban de velours noir ou grenat, selon la nuance de la paille, et deux grands bouts qui tombent et recouvrent les coques de velours et de ruban rose en les dépassant un peu. Les dessous de passe sont en rubans roses, mêlés quelquefois de coques de velours.

L'amazone n'est point oubliée, car la promenade à cheval est un des grands plaisirs de la campagne. L'amazone se fait en valenciens ou satin de Chine, étoffes solides et plus fraîches que le drap. Elle est à veste-pardessus ajustée, à basques carrées ou arrondies devant, à corsage ouvert à revers. Le fichu qui se met avec cette amazone

(4) Boulevard des Italiens, 24.



est composé d'un petit entre-deux en broderie anglaise bordé d'un volant de même broderie; le devant est enrichi de colonnes en broderie anglaise formant entre-deux : la distance entre chaque broderie est remplie par trois ou quatre petits plis, le milieu du fichu a son jabot pareil au volant du col; les sous-manches, car les manches de l'amazone sont ouvertes et à revers, sont en jaconas ou batiste, comme le fichu, et froncées sur poignet en broderie anglaise.

Le chapeau de castor gris à la Louis XIII orné d'une plume qui retourne derrière devient assez en faveur; il est d'ailleurs plus léger que le chapeau noir rond.

On porte aussi des casquettes de paille d'Italie à visière de cuir de couleur paille.

Il y a encore, pour costume de campagne, des robes qui ne sont pas nouvelles, mais qui restent en faveur pour la très-simple toilette. Ces robes sont en mousseline de laine beige ou couleur naturelle, ou toute autre sorte d'étoffe en laine de semblable couleur. Ces étoffes sont employées le plus souvent pour costume de jeune fille; dans ce cas on leur fait un petit pardessus en même étoffe bordé d'un ou deux rangs de galon de soie.

Comme toilette plus fraîche, nous recommandons, pour jeunes filles depuis cinq jusqu'à dix ans, des robes de toile perse à corsage décolleté froncé, à manches courtes, avec canezou de jaconas froncé à col en broderie anglaise, et manches ouvertes du bas, demi-longues, brodées au bord en broderie anglaise. Ce canezou ferme derrière; il peut avoir au bas un volant formant basque en broderie anglaise.

Nous ne pouvons mieux venir à parler des modes élégantes qu'en décrivant les jolies capotes de crêpe lisse, de tulle, les chapeaux de paille de riz, paille d'Italie que fait en ce moment madame Julien :

— D'abord une capote de crêpe lisse blanc entièrement couverte d'un bouillonné partant du fond; derrière, en fer à cheval; ornée dessus, de chaque côté, d'une touffe plate de grosses pensées de velours mélangées de quelques brins d'herbe verte;

— La même en crêpe lilas ou rose, chaque bouillonné ayant une très-petite blonde légèrement froncée : la rose, ornée de chaque côté de trois roses mousseuses; la lilas, ornée de pensées. Les dessous de passes assorties aux fleurs des dessous de capote;

— Un chapeau de paille d'Italie orné, de chaque côté, de fleurs blanches n'ayant pour feuillage que des folies vertes;

— Un autre chapeau de paille d'Italie orné, de chaque côté, par une touffe de coquelicots mêlés de coques de ruban paille;

— Un autre encore orné, de chaque côté, par des épis de riz mêlés de folies vertes. Les dessous

de passe toujours assortis aux ornements des chapeaux.

Nous citerons encore une délicieuse capote de tulle bouillonné ornée, de chaque côté, d'un marabout moucheté.

Pour toilette du soir, nous voyons faire beaucoup de robes en taffetas chiné; quelques-unes à deux jupes unies, avec berthe à châle bordée de petits rubans posés comme des volants; le milieu des corsages rempli par des échelles de petits volants en ruban chiné;

— Des robes de taffetas chiné ornées de volants découpés, avec berthe-châle garnie de volants en dentelle et volants de taffetas découpés : c'est-à-dire à la berthe-châle ayant deux volants de dentelle séparés par un volant de taffetas découpé; les échelles de volants du devant de corsage composées alternativement d'un volant de dentelle et d'un volant de ruban.

Il y a aussi de très-jolies robes de tulle ou de mousseline-tarlatane ornées de cinq volants brodés au bord d'une broderie de paille : ces volants sont festonnés avec de la paille; d'autres, à grandes dents arrondies brodées aussi, sont bordés d'une petite frange de paille. Les berthés et garnitures de manches courtes sont du même genre.

Les robes de ville les plus élégantes sont toujours en taffetas chiné; elles se font en redingote à jupe simple ou garnie de montants de petits volants de ruban assorti, les corsages sont ouverts devant et bordés de volants de ruban. — D'autres sont ornées de trois volants découpés : le premier, haut de trente-cinq centimètres; le second, de trente; le troisième, de vingt-cinq; les corsages sont bordés d'une fontange découpée au bord. Les manches sont bordées d'une fontange découpée ou de plusieurs petits volants découpés.

Il se fait aussi beaucoup de redingotes en taffetas uni ou glacé qui sont garnies devant de montants composés de petits volants découpés; les manches bordées de même, le corsage bordé d'une fontange découpée.

Nous avons vu une robe de taffetas lilas glacé tourterelle qui était garnie par trois volants en taffetas bordés chacun d'une petite ruche de ruban, froncé au milieu, chiné, les nuances dominantes du ruban assorties au taffetas de la robe. Le corsage et les manches étaient garnis de ces mêmes rubans posés en petits volants.

On brode toujours beaucoup de devants de redingote de taffetas uni d'une broderie en soie au passé, mêlée d'une broderie en large lacet. Le mantelet brodé entièrement et bordé d'une haute frange est le complément ordinaire de cette toilette.

Il se fait beaucoup de robes de mousseline de coton fond-blanc avec volants à disposition : c'est-à-dire ayant un dessin-bordure autre que celui du fond de la robe, que pourtant il rappelle.



Nous dirons de même pour les robes de barége; cependant il s'en fait aussi qui sont à fond fleuri ou à guirlandes enlacées, qui ont leurs volants de même barége.

Quelques-unes de ces robes sont à corsage décolleté et manches courtes, pour pouvoir porter les jolis canezous de mousseline brodée à manches demi-longues que nos bonnes lingères font très-gracieux.

Nous recommandons à nos lectrices le pardessus-canézou dont nous donnons le patron aujourd'hui; il est très-gracieux, très-nouveau et d'une exécution facile.

Les châles en dentelle de laine sont fort à la mode, noirs d'abord et blancs pour toilette élégante; cependant les femmes qui ne craignent pas les modes un peu bouffantes leur préfèrent les *mantelets-châles*, qui se composent d'une pointe plus petite que la pointe du châle ordinaire, garnis au bas d'un haut volant de dentelle, ce qui fait qu'ils prennent la dénomination de mantelets-châles.

LOMÉNIE DE V\*\*\*

#### Détails du Dentu.

Bonnet de dentelle orné de ruban. — Robe à disposition en mousseline de coton fond blanc. La robe est ornée d'un semé de bouquets de fleurs. Les volants sont à dessins-guirlande au milieu desquels traverse un dessin-ruban qui semble noué de distance en distance. Le corsage est décolleté froncé sur couture. Les manches sont demi-longues, larges de manière à pouvoir, en les plissant à gros plis plats, en faire des manches courtes.

Redingote-peignoir en percale perse garnie devant par des volants de petite dentelle de Valenciennes. Le corsage, ouvert, froncé, bordé de petits volants de dentelle. Les manches, ouvertes, bordées de dentelle, avec sous-manches de mousseline brodée bordées de deux petits volants bordés de dentelle.

#### PATRONS.

Patron de pardessus-canézou pour faire en mousseline brodée au crochet. On devra le tailler en grosse mousseline à doublure pour l'ajuster sur chaque taille. Il peut s'attacher sous la garniture des côtés ou se laisser sans être attaché. Il est garni tout autour d'une fontange ou froncé à la vieille, c'est la même chose, festonné ou bordé d'une petite dentelle; dans l'un et l'autre cas cette garniture n'a pas plus de six centimètres de largeur, elle est froncée à un peu plus d'un centimètre du bord de chaque côté. Les manches sont bordées de la même garniture.

Le patron de basquine ou petit pardessus ajusté est pour la taille d'un jeune garçon de six à sept ans. La basquine s'ajuste par une couture en dedans. On peut faire ce pardessus en nankin ou étoffe de laine valencien ou autre: ceux de nankin s'ornent de brandebourgs en galon de coton blanc; ceux de laine s'ornent de brandebourgs en galon de soie noire ou de même couleur que les étoffes. C'est le côté gauche qui boutonné sur le côté droit, c'est donc de ce côté qu'il faut laisser entre les deux galons une ouverture pour la boutonnière. Sur l'autre côté, on pose le bouton; il est entendu que le bouton est du

même genre que le galon. La manche est ornée de brandebourgs en montant, — six sur chaque manche, — ce qui est indiqué par la moitié de l'ornement qui se trouve sur le milieu de la manche et sur la couture du dessous de bras. Des lettres correspondantes indiquent la manière d'ajuster chaque morceau à l'autre.

## LE LOGIS DE SAINT-MARTIN.

(SUITE.)

Tandis que Marguerite souffrait en silence dans sa chambre, Pierre passait les heures tantôt à courir comme un fou par les champs, tantôt au chevet de sa mère, qui se mourait. Sa sœur sanglotait, la tête ensevelie dans son tablier; accroupie aux pieds d'un crucifix, elle n'avait que des pleurs pour prière. Partagé entre le souvenir de Marguerite qu'il allait perdre et le souvenir de sa mère qui s'éteignait dans la souffrance, Pierre sentait son cœur se briser. Morne et silencieux dans la cabane lézardée que lui laissait la pitié du père de Marguerite, les yeux secs et rougis, il attendait avec cette muette résignation qui est la compagne du désespoir. Vers le soir il sortit, et, marchant le long du rivage, il arriva, poussé par une force irrésistible, près d'une chapelle à demi ruinée, où, dans des temps plus heureux, il avait souvent rencontré Marguerite au retour de la chasse.

Il s'assit sur une pierre qu'effleurait la vague et laissa tomber sa tête dans ses mains: sans voir un homme qui l'avait suivi alors qu'il avait quitté le village.

« Rien, rien, dit-il tout à coup d'une voix sourde, rien pour sauver ma mère, rien pour sauver ma sœur, rien, pas même un morceau de pain!

— Que vous faut-il? lui demanda l'homme en se montrant à lui.

— Ce qu'il me faut? répondit Pierre en le regardant. Que vous importel je ne vous connais pas.

— Mais je vous connais, reprit l'inconnu avec un étrange sourire, et cela me suffit. Encore une fois, que vous faut-il? Est-ce de l'argent? je puis vous en prêter.

— Vous!

— Mieux que cela même; vous en donner.

— A moi?

— A vous, Pierre Guérin, et plus qu'il n'en est besoin pour payer des remèdes à votre mère et assurer du pain à votre sœur.

— Et que faut-il faire? ajouta Pierre en regardant en face l'inconnu qu'il n'avait jamais vu.

— Pas grand-chose, vraiment; signer le papier que voilà.

Pierre prit en hésitant le papier des mains de l'étranger, il lui semblait que c'était le tentateur



des hommes qui venait de se dresser devant lui; mais la croix sainte étendait son ombre sur eux, et toute crainte sortit de son cœur. Il jeta les yeux sur le papier.

« Un acte de remplacement! » s'écria-t-il.

Et sa main le repoussa.

« C'est six mille francs que vous perdez; vous tenez donc bien à rester au pays? reprit l'homme en ricanant.

— Au pays, moi! non plus maintenant, dit Pierre en essuyant une larme. Hélas! qu'y ferais-je? Elle va se marier, ajouta-t-il tout bas, ma mère va mourir, pourquoi hésiterais-je? Marianne ma sœur sera heureuse du moins.

— Eh bien? fit l'étranger.

— Je suis prêt, » répondit Pierre.

Un éclair de joie illumina les yeux de son compagnon. Tous deux rentraient au village et portaient un instant après pour Aubagne.

Vers minuit, Antoine Saurel vint frapper à la porte de son beau-père.

« D'où venez-vous, lui dit le métayer? Nous vous avons attendu. Serait-ce que vous avez acheté les cadeaux de noce?

— J'ai mieux fait que cela, répondit Antoine. Je me suis débarrassé de Pierre. »

L'autre le regarda en répétant plus bas :

« Vous vous êtes débarrassé de Pierre?

— Il est soldat, reprit le gendre. Il a signé son engagement chez mon notaire. Le fils de notre adjoint avait besoin d'un remplaçant, je le lui ai trouvé. Pierre ira sur le Rhin, et vous savez si, grâce à Bonaparte, il en revient beaucoup de ceux qui partent. »

Les deux hommes se prirent à rire silencieusement.

« Un verre d'eau-de-vie, mon gendre! reprit le père de Marguerite. Vous êtes un garçon adroit. A demain la noce, et je vous compterai la dot en beaux écus. »

La chose se fit comme ils l'avaient projetée. Mais Pierre ne devait profiter qu'à demi de son sacrifice. Le lendemain, tandis que Marguerite, pâle sous son voile de mariée, passait dans les rues de Cassis, Pierre pleurait au chevet de sa mère, qui venait de mourir.

## II.

Bien des années s'étaient écoulées. Les événements marchaient vite en ce temps-là. L'empire, florissant et glorieux lorsque Pierre était parti laissant à sa sœur le prix de sa liberté, maintenant attaqué et menacé de toutes parts par la trahison armée, par la coalition des peureux et des despotes, craquait comme un édifice chancelant, on était alors en 1814. La noble et vieille armée de l'empereur se ralliait sur Paris, et les étrangers coalisés foulaient le sol sacré de la patrie.

Les désastres qui avaient rempli de deuil le cœur des bons citoyens avaient fait tressaillir d'une joie impie quelques-unes des populations du Midi exploitées par les intrigants et les fanatiques.

Déjà les fureurs de la réaction se manifestaient dans le département des Bouches-du-Rhône, un de ceux que le royalisme rétrograde avait le plus savamment travaillés. A mesure que le drapeau tricolore s'éloignait, l'audace des factieux croissait, chaque jour l'émeute grondait dans les rues de Marseille, la révolte était imminente.

Déjà l'assassinat s'était organisé; les soldats qui s'écartaient des casernes étaient ramassés par les patrouilles morts dans les carrefours isolés, dans les sentiers hors des faubourgs. Les sentinelles étaient frappées au milieu de la nuit, les canons des forts tournaient leurs gueules béantes vers la ville; on entendait à tout instant battre le tambour. Une collision terrible semblait inévitable.

Parmi les plus fougueux réactionnaires de l'endroit, Antoine Saurel se faisait remarquer par l'entraînement de ses opinions. Il affectait surtout d'en faire parade auprès de sa femme, qui déversait sur l'empire un peu de l'amour qu'elle avait conservé pour un soldat de l'empereur. Antoine l'avait deviné à l'aide de cet instinct mystérieux qui est la seconde vie de tous les sentiments exaltés. Il avait conçu pour Marguerite une tendresse féroce qui excitait dans son cœur des mouvements de haine contre tout ce qu'elle aimait. Le souvenir de Pierre avait survécu à son absence, et Antoine sentait que l'influence de ce souvenir avait détruit dans leur germe toutes les espérances de bonheur qu'il avait secrètement nourries après son mariage. Soumise à ses devoirs, Marguerite vivait chastement à l'ombre de ce souvenir; sa douceur augmentait encore l'irritation d'Antoine, qui, ne sachant comment faire pour chasser ce rival impalpable, regrettait parfois de n'avoir pas tué le jeune conscrit. Marguerite et lui passaient donc leur vie ensemble, à toute heure, mais sans aucune communion de pensée, lui sombre, inquiet, jaloux; elle triste, silencieuse, résignée. Elle avait conservé d'amicales relations avec Marianne, qui s'était mariée quelque temps après le départ de son frère. Toutes deux s'entretenaient de l'absent, à l'insu d'Antoine. Marguerite apprenait par Marianne tout ce que Pierre faisait à l'armée; bien souvent des larmes étaient venues à ses yeux en lisant son nom à elle, toujours pieusement aimée, dans les lettres qu'il écrivait à sa sœur. Ces jours-là elle se sentait plus de courage pour supporter l'existence, et c'était avec effusion qu'elle embrassait ses enfants en murmurant le nom de Pierre dans son cœur. C'était ainsi qu'elle avait eu connaissance de son avancement. Grâce au bon vieux curé, il en savait plus qu'il n'en fallait pour être soldat: il se



batait en homme qui ne tient pas à la vie, et, de grade en grade, il avait, en cinq ans, gagné les épaulettes de capitaine. Mais depuis sa dernière lettre, qui avait déjà plusieurs mois de date et qui portait à Marianne la nouvelle d'une grave blessure qu'il avait reçue, elle ne savait plus ce qu'il était devenu. Les deux femmes se cachaient mutuellement leurs angoisses et priaient en secret pour lui.

« Tout va bien, dit un jour Antoine en entrant chez sa femme; s'il plaît à Dieu, nous serons avant peu débarrassés de ces brigands »

Marguerite baissa la tête et ne répondit pas.

« Tu ne sais pas, reprit Antoine avec la cruelle persistance d'un homme qui veut se venger à tout prix des tourments qu'il endure, tu ne sais pas ce qui se passe à Marseille? »

— Cela ne m'inquiète guère, répondit Marguerite d'une voix douce; je ne me mêle pas de ces choses-là, il y est toujours question de sang.

— Écoute! reprit son mari, tous les nôtres ont de la poudre et des fusils; nous avons des chefs; les dernières nouvelles nous ont appris la déroute des troupes de Bonaparte; le drapeau blanc va revenir, il faut que Marseille soit une des premières villes à l'arborer. Qu'en penses-tu?

— Cela sera si Dieu le veut, reprit Marguerite tristement.

— Et nous viendrons en aide au bon Dieu, il le faut! continua Antoine avec un sourire amer, nos mesures sont bien prises, toute la garnison y passera; elle est épuisée de fatigue, et nous n'attendons qu'une bonne occasion.

— Quel est le numéro du régiment qui est à Marseille? demanda Marguerite presque machinalement.

— Le 94<sup>e</sup>, » dit Antoine.

Marguerite pâlit horriblement. C'était le numéro du régiment dans lequel Pierre servait en dernier lieu.

Antoine vit la pâleur de sa femme. Un soupçon traversa son esprit.

« Qu'as-tu? lui dit-il d'une voix vibrante.

— Rien, murmura Marguerite en maîtrisant son émotion.

— On verra, » reprit-il sourdement; et, repoussant du pied la chaise sur laquelle il s'était assis, il alla examiner son fusil suspendu au râtelier.

Cependant, le général qui commandait à Marseille, comprenant qu'il était impossible de tenir plus longtemps avec des troupes épuisées et en petit nombre au milieu d'une ville ameutée, avait en secret donné des ordres pour que le départ des troupes, que décimaient le poignard et la balle des traîtres, s'effectuât pendant la nuit.

Quand les ombres furent descendues sur la ville, les soldats quittèrent silencieusement leurs casernes et prirent le chemin de la porte de Rome,

qui conduit à Toulon, où de nombreuses troupes tenaient encore pour l'empereur. Le régiment traversa les rues obscures précédé et suivi par des escadrons de chasseurs à cheval qui veillaient la carabine appuyée sur le pommeau de la selle.

Tout était tranquille d'abord; aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons, qui semblaient endormies; déjà les soldats avaient atteint et dépassé les limites du faubourg, lorsqu'une sourde rumeur circula dans la ville; on entendit, comme le bruit lointain d'un orage, l'agitation du vieux quartier des Accoules qui se réveillait. La réaction, qui craignait de voir sa proie lui échapper, criait aux armes. De la plaine et de la Tourette des groupes descendaient en frappant aux portes. Ce fut bientôt un mugissement immense qui s'éleva du milieu de la nuit, et roula sur la ville comme une rafale de vent. Des hommes à cheval passaient dans l'ombre, lancés au galop, et gagnaient la campagne; deux ou trois coups de feu éclatèrent aux angles des dernières maisons. Alors, au bruit qui venait de Marseille se mêla le bruit qui venait des champs; les villages envoyaient le long de la route des troupes de paysans armés, dont le nombre grossissait à tout instant.

Quelques balles sifflèrent sur le flanc de la colonne, d'autres arrivèrent à l'avant-garde; deux ou trois chasseurs tombèrent sur la route, et la fusillade éclata: partout des haies, des vignes, des enclos, des fossés, les coups de feu partaient à la fois. Les éclairs rayonnaient sur la campagne. La colonne marchait au milieu d'ennemis invisibles, qui l'enserraient de toutes parts; les soldats voyaient ramper dans la plaine des ombres noires qui disparaissaient après s'être illuminées d'un jet de flammes; parfois les compagnies, impatientes, répondaient à la fusillade par des feux de peloton, mais leurs balles traversaient le vide ou faisaient éclater les arbres dans les ténèbres; parfois aussi les escadrons de chasseurs se lançaient dans les vignes le sabre au poing, l'ennemi se dispersait, l'escadron passait, et, lorsqu'enfin les chevaux haletants retournaient sur la colonne, les paysans revenaient avec eux, et chaque fois les chasseurs serraient leurs rangs éclaircis.

Les cadavres des bleus jalonnaient les chemins, on n'avait pas le temps de ramasser les blessés; le régiment allait, allait toujours. Ce fut ainsi tant que la nuit dura; mais quand la clarté céleste se répandit sur la campagne, la fusillade s'éteignit et comme des nuées de fantômes s'éclipsèrent tous les combattants. Le régiment venait d'atteindre les bois de Cujes; harassé de fatigue, il s'arrêta et mit ses armes en faisceaux. Avec le jour il n'avait plus rien à craindre, et il aurait pu croire que la poursuite de la nuit était un rêve, tant le silence pesait sur les champs déserts, si



beaucoup d'entre les siens n'eussent manqué à l'appel.

Un peu avant Aubagne, un officier, atteint d'une balle à l'épaule, s'était jeté sur la droite de la route. C'était Pierre Guérin. A peine remis d'une longue maladie, il était parti avec sa compagnie ; mais, sentant ses forces s'épuiser, et comprenant qu'il ne pourrait arriver à Toulon, il avait voulu, avant de mourir, revoir encore une fois les lieux où il avait vécu. Il se tint quelque temps caché dans les vignes et se mit en chemin quand le soleil parut sur l'horizon. Un pâtre, qui gardait un troupeau de chèvres parmi les bruyères, lui céda son grand manteau de laine rayé et son large chapeau pour quelque argent, et Pierre put marcher sans craindre d'être reconnu. Le pays était morne et silencieux. Tous les paysans, attirés par la nouvelle des événements qui s'étaient passés pendant la nuit, étaient accourus à Aubagne. On ne voyait sur le seuil des maisons que de pauvres vieilles femmes qui se chauffaient au soleil, et ça et là, devant les grandes fermes, des jeunes filles qui dansaient en rond. Pierre, au temps de sa jeunesse, avait si souvent parcouru ces collines en poursuivant les alouettes, que ses pieds suivaient sans hésitation les sentiers qui se dirigent, en rampant tantôt sur les plateaux, tantôt au fond des ravins, vers Cassis. Cependant, quand il eut marché quelques heures, il sentit ses jambes fléchir sous lui ; une bonne femme lui donna un morceau de pain et des figues sèches ; le souvenir de Marguerite et de Marianne ranima ses forces abattues ; et il se reprit à marcher.

L'ombre allait descendre du ciel, lorsqu'il aperçut les cheminées fumeuses d'une maison qu'on connaissait dans le pays sous le nom du logis de Saint-Martin. Pierre ne pouvait plus espérer d'atteindre le village où vivait sa sœur ; il se dirigea donc vers le logis, qui, lorsqu'il avait quitté le pays, était habité par de bons paysans toujours prêts à donner l'hospitalité.

C'était un vieux bâtiment carré, élevé à l'extrémité d'une petite plaine toute semée de bruyères et de chênes-lièges rabougris. Tout à la fois auberge et ferme, le logis de Saint-Martin servait de halte aux colporteurs surpris par la nuit, aux pâtres attardés, aux chasseurs qui viennent au mois d'octobre attendre les pigeons voyageurs. Ses grands murs gris rongés par le vent de mer se dressaient, tout couverts de lichen et de mousse, tachetés comme une peau de tigre ; leurs faces, léchées par la brise humide et fouettées par la pluie, avaient des teintes sombres et blafardes ; des touffes de pariétaires et de giroflées jaunes attachées aux angles des toits frissonnaient entre les tuiles crevassées ; un tas de fenêtres percées irrégulièrement et toutes fermées de volets rouges donnaient à cette auberge un aspect lugubre qu'augmentait encore le paysage aride qui l'en-

cadrait. Une grande image de saint Martin à cheval, pendue au coin du bâtiment, criait en tournant sur sa tringle de fer. Tout autour du logis s'étendait un enclos où croissaient çà et là quelques frères amandiers ; des hangars s'appuyaient contre le mur bâti en pierres sèches et servaient de granges, d'écuries, de remises et de bûchers. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne voyait que collines brunes et plateaux déserts où sifflait le vent ; la mer étincelait entre les plis du terrain à l'horizon.

Lorsque Pierre arriva à la porte du logis, ouverte sur la campagne, il jeta un regard dans l'enclos. Deux enfants se jouaient sur l'herbe en compagnie de jeunes chevreux ; des poules gloussaient autour des meules de sarment, et une femme assise sur un banc, près d'un amandier, faisait tourner un rouet à ses pieds. Il entra. Au bruit de ses pas, les enfants se dressèrent et coururent effrayés se blottir sous la main de leur mère. La femme leva la tête et regarda l'étranger. Un tressaillement soudain fit trembler tout son corps, un cri à demi retenu jaillit de ses lèvres :

« Pierre ! » dit-elle ; et Pierre reçut dans ses bras Marguerite presque évanouie.

AMÉDÉE ACHARD.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\*. L'empereur d'Haïti est le seul monarque de nos jours qui ait le respect des grandes traditions ; si Soulouque n'était pas monté sur un trône, il aurait fait un excellent professeur de déclamation tragique au Conservatoire de Paris.

La tradition, la tradition ! Soulouque ne sort pas de là. L'empereur d'Haïti est un heureux mélange de Napoléon et de Louis XIV.

Lorsqu'il passe la revue de ses troupes, Soulouque fait bien de se coiffer d'un petit chapeau à cornes ; mais, pour recevoir ses courtisans dans son palais, il devrait adopter la grande perruque du grand siècle.

Soulouque vient de faire connaître à tous les seigneurs de sa cour la fameuse ordonnance de 1663, laquelle fut rendue à Versailles pour régler l'étiquette touchant les différentes manières de s'asseoir devant le souverain.

Au palais d'Haïti comme à celui de Versailles, les princesses et les duchesses ont seules droit à un fauteuil, — les marquises, les comtesses et les baronnes devront se contenter d'un simple tabouret.

L'empereur se montre impitoyable sur cette nouvelle étiquette et, à sa dernière grande fête donnée à la cour, la comtesse de Citronelle étant sur le point de s'asseoir, par mégarde, dans un fauteuil, Soulouque fit signe à un chambellan, qui retira aussitôt ce fauteuil par derrière.

La comtesse de Citronelle tomba lourdement sur son séant, mais l'étiquette fut respectée.

Cette leçon fit une profonde impression sur la comtesse de Citronelle et lui grava profondément dans la mémoire l'ordonnance de 1663.

Soulouque a compris tout d'abord, avec la haute intelligence qui le caractérise, qu'une monarchie nouvelle ne pouvait pas s'asseoir d'une manière stable dans un pays,



si le souverain ne réglait pas tout d'abord la question des fauteuils et des tabourets.

Tout est là. Louis XIV aurait mieux aimé paraître en public sans perruque que de souffrir qu'une simple comtesse fût assise dans son salon comme une duchesse. Aussi ce grand roi fut-il qualifié par ses sujets du surnom de *Phébus*.

Ce qui, après tout, était un grand honneur fait au soleil.

Si les habitants d'Haiti ont un peu de reconnaissance, ils devront également qualifier de *Phébus* ce bon Soultouque, — je ne vois même pas pourquoi il ne régnerait pas sous le nom de *Phébus I<sup>er</sup>*, c'est infiniment mieux que *Faustin*, qui ne signifie rien et qui d'ailleurs prête trop à cet effroyable calambour de *faux teint*.

•• Nous avons, hier, parcouru les boulevards dans toute leur longueur, et ce n'est pas sans un certain orgueil que nous avons vu les travaux de macadamisage commencés sur toute la ligne.

C'est affreux à l'œil, mais c'est malpropre.

On sait que le macadamisage est un système de pavage qui consiste à remplacer les moellons par des cailloux. Quand il pleut, une rue ainsi pavée devient un marécage; par les temps secs, le marécage se transforme en poussière. Le principal avantage d'une rue accommodée à la Mac-Adam, c'est qu'il est impossible de la balayer, parce que le balai enlèverait le cailloutis, et les balayeurs emporteraient la rue dans leur tombereau.

Telles sont les principales raisons qui ont engagé la ville de Paris à adopter le système Mac-Adam.

Disons quelques mots de Mac-Adam, l'ingénieur auteur du nouveau système de pavage.

Mac-Adam, né en Amérique, débuta dans le monde savant par un livre sur l'utilité des petits cailloux; il en fit des soupes philanthropiques pour les indigents de New-York, qui moururent de faim. Mac-Adam répondit aux attaques dont il fut l'objet à cette occasion, que ses idées avaient été mal comprises et que, dans son livre sur l'utilité des petits cailloux, il avait seulement demandé qu'on les appliquât au pavage des rues. Un essai fut tenté, les maisons qui bordaient les rues pavées d'après son système furent envahies et dévorées par la poussière; leurs habitants eurent des ophthalmies, quelques-uns devinrent aveugles. L'indignation publique éclata de nouveau. On était en été: — Attendez l'hiver! répondait Mac-Adam.

On attendit l'hiver avec cette confiance que l'on accorde toujours aux savants, qu'ils s'appellent Mac-Adam ou Charles Dupin. L'hiver venu, il ne fut plus question d'ophthalmies; mais les rues se trouvèrent transformées en marais: — Vous voyez bien qu'il n'y a plus de poussière, dit Mac-Adam; attendez l'été, il n'y aura plus de boues. — Nous n'attendrons plus rien du tout, répondirent les Américains; et ils ramassèrent à poignées les petits cailloux de M. Mac-Adam pour le maclapir.

Ce savant se réfugia chez les sauvages des grands lacs, non sans quelque espoir de parvenir un jour à macadamiser le désert. Pourquoi faut-il que si peu de savants imitent l'exemple de Mac-Adam? Nous n'avons pourtant pas entendu dire qu'il ait été mangé par les Hurons.

Les travaux de macadamisage commencés hier à Paris ont obtenu un succès qui consolera Mac-Adam, si la nouvelle lui en arrive chez les Hurons. La foule se pressait sur le boulevard, elle entourait les paveurs et leur demandait des explications que ceux-ci donnaient avec une extrême bienveillance. La demoiselle est inutile pour ce genre de travail. Le peuple en a emporté une en triomphe sur la place de la Bastille, où elle a été brûlée.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — La pièce nouvelle de M. Pon-

sard est en répétition; elle ne contient que trois personnages: Horace, Lydie et sa suivante; la pièce est jouée par mademoiselle Rachel, par Brindeau et par mademoiselle Favart; elle prend pour titre définitif: *Horace et Lydie*. On l'a répétée deux fois aujourd'hui, et on la promet pour samedi.

VAUDEVILLE. — Toujours foule compacte au magnifique panorama du Mississippi. C'est un grand succès d'argent, un grand succès de curiosité, un grand témoignage d'admiration payé à l'artiste américain, M. Smith, qui a fait de ce travail une œuvre d'art éminemment remarquable.

*Suffrage I<sup>er</sup>* a disparu hier de l'affiche, et a été remplacé par *Roger Bontemps*, pièce où Félix se montre si charmant comédien. Les principaux rôles de la *Religieuse de Toulouse*, dont les répétitions sont très-avancées, seront remplis par Félix et par la gracieuse madame Paul Ernest.

•• L'émigration des artistes et des auteurs prend des proportions redoutables. Énon, un des plus agréables comédiens de l'Opéra-Comique, se prépare à partir pour Valparaíso, à la tête d'une armée de ténors, de basses-tailles, de cantatrices. Le jardin du Palais-National est en rumeur, car c'est là que le directeur va enrôler ses sujets. Les engagements pour ce pays lointain sont fort courts. Londres, La Haye et Saint-Petersbourg prétendent dépeupler Paris; l'Amérique a la prétention d'affamer la province. Que nous restera-t-il après cela?

•• Nous lisons dans le *Courrier des États-Unis*:

« Le steamer *Europa*, qui nous a quittés hier, emporte les valeurs dont le dépôt a été exigé par mademoiselle Jenny Lind comme garantie de son traité avec M. Barnum. Elles s'élèvent, comme on le sait déjà, à plus de 450,000 dollars (plus de 750,000 francs).

« Tel est, en effet, le prix auquel l'entrepreneur directeur du Muséum a décidé le rossignol du Nord à visiter nos rivages. Moyennant cette somme, mademoiselle Jenny Lind s'engage à chanter dans cent cinquante concerts qui devront avoir lieu dans un espace de dix-huit mois au plus.

« Outre cette somme déjà exorbitante, M. Barnum paye au pianiste Benedict 465 dollars et au chanteur Belletti 90 dollars par concert; ce qui porte à un total de 487,000 dollars les sommes garanties par lui aux trois artistes.

« Mademoiselle Jenny Lind doit de plus prélever un cinquième des bénéfices, le jour où les recettes auront atteint un certain chiffre. Enfin M. Barnum doit défrayer toutes les dépenses de la célèbre cantatrice et des personnes qui l'accompagneront. Il vient déjà d'arrêter à Irving-House, pour le 10 septembre, les appartements qu'elle devra occuper.

« Nous pouvons également annoncer que M. Barnum a terminé ses arrangements relativement à la salle où devra se faire entendre le rossignol du Nord. Il s'est décidé pour une nouvelle salle qui sera construite sur les terrains appartenant à M. John Lafarge, en face de Bond-street, et qui pourra contenir 4,500 personnes assises. Tout ce qui se rattache à l'arrivée de cette grande célébrité a donc des proportions inconnues aux États-Unis. Nous espérons qu'il en sera de même du succès. »

## ÉCOLE DE NATATION DE L'HOTEL LAMBERT. quai d'Anjou, île Saint-Louis.

Les années 1846 et 1847 ont désormais assuré un succès de vogue à l'Ecole de natation de l'hôtel Lambert. Les dames ont reconnu que, placé au-dessus des égouts ou des usines de la ville, cet établissement possédait incontestablement et seul la plus belle, la plus pure et la plus saine eau de Paris.

A cet avantage si important, elles ont encore trouvé réuni un confort qui jusqu'à ce jour ne leur a été offert nulle part. Il n'est pas étonnant qu'elles se soient en quelque sorte entendues pour en faire leur bain de prédilection.





#### Explication du dernier Rebus.

Ha le, amas de laine, laie noie son plaine,  
A la cinq lots, rang, on regarde DE dent.

(A la Madeleine, les noix sont plaines;  
A la saint Laurent, on regarde dedans.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrèger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Au Sablier-Denil**, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, barèges.

Paris — Typographie Plon frères rue de Valenciennes, 36.